

Connaissance, Sûreté et Accomplissement

Julien Dutant

Conférence PhilEAs, 2.10.2009

1 Introduction

Qu'est-ce que la connaissance ? Intéressant en soi, et pour les notions examinées en route.

1.1 La question *Qu'est-ce que la connaissance ?*

« Définir la connaissance » ? Dire ce qu'est l'eau n'est pas définir le mot « eau ». Quant à définir l'eau elle-même, je ne vois pas très bien ce que cela veut dire. Ici on veut dire ce qu'est la connaissance ; ce n'est pas forcément la même chose que de définir le mot « connaissance ».

Réponses maladroites : La connaissance est (1) l'état le plus élevé de l'être rationnel, (2) l'amour de Dieu, (3) la connexion entre l'esprit et le monde, (4) l'adéquation du sujet à l'objet, (5) l'accès à la vérité. Maladroites parce que difficiles à illustrer/appliquer à des cas, partiellement métaphoriques, trop générales. *Astuce* : les réponses commençant par « la connaissance est... » tendent à être trop abstraites.

Partons de cas. David sait que la table est faite de bois, Anne sait que la porte est fermée, vous savez que je vais parler de sûreté. On se concentrera sur les cas de connaissance du type suivant :

Connaissance propositionnelle Quelqu'un sait que quelque chose est le cas.

Alias : il y a un sujet S et une proposition p tels que S sait que p .

On dit aussi « connaissance des vérités ». On laisse de côté la connaissance des objets : Pablo connaît Buenos Aires, Pablo connaît Pablo ; et le savoir-faire : Julien ne sait pas marcher sur les mains.

Maintenant pour dire ce qu'est la connaissance propositionnelle, on va chercher des conditions qui sont remplies lorsque, et uniquement lorsque, qqn sait qqch :

Conditions nécessaires et suffisantes S sait que p si et seulement si ...

L'air de rien, cette formulation suffit à interdire certaines réponses obscures :

S sait que la porte est fermée ssi l'esprit de S est connecté à la porte est fermée ??

Et permet de voir plus facilement que certaines réponses sont fausses :

S sait que la porte est fermée ssi S aime Dieu.

Cela dit, elle n'interdit pas des réponses vraies mais insatisfaisantes par ailleurs :

S sait que p ssi S connaît le fait que p .

S sait que p ssi S est vis à vis du fait que p dans l'état dans lequel les curieux préfèrent être vis-à-vis des faits.

Le projet dit *d'analyse de la connaissance* fait le pari qu'il existe des conditions nécessaires et suffisantes de la connaissance qui permettent de mieux comprendre ce qu'est la connaissance. En particulier, on suppose que la connaissance va s'expliquer en termes de notions ontologiquement plus élémentaires comme croyance (et autres états mentaux), faits, causes, dispositions, lois de la nature, etc. C'est un espoir vain pour certains ([Williamson, 2000/2005](#)). Mais tout le monde admet au moins qu'il y a des *conditions nécessaires* éclairantes, et cela nous suffira ici.

1.2 Le problème de Gettier

1.2.1 Croyance et vérité

Deux conditions faciles :

Croyance S sait que p seulement si S pense que p .

Si David ne pense *pas* que Nouakchott est en Mauritanie alors il ne *sait* pas que Nouakchott est en Mauritanie.

Vérité *S* sait que *p* seulement si *p*.

LE MAJORDOME INNOCENT Lord X est retrouvé mort avec une hémorragie cérébrale inexplicable. Le docteur conclut à un coup violent sur la tête qui n'a pas laissé de trace. L'Inspecteur découvre que le majordome avait le seul à avoir le mobile, les moyens et l'opportunité. Il conclut (et convainc le jury) que le majordome a tué Lord X. En fait, sans que personne puisse le découvrir, Lord X a eu un accident cérébral spontané d'une sorte non observée jusqu'ici. Le majordome est innocent. Est-ce que l'Inspecteur *sait* que le majordome a tué Lord X? Non, précisément parce que le majordome n'a *pas* tué Lord X. Tout au plus l'Inspecteur *croit* savoir que le majordome est coupable.

Est-ce que les deux conditions sont conjointement suffisantes? non.

Connaissance comme croyance vraie *S* sait que *p* ssi (a) *S* pense que *p*, et (b) *p*.

L'ASTROLOGUE Comme tous les ans, l'Astrologue a prévu un gros tsunami en 2009. En général il se trompe, comme dans la plupart de ses autres prédictions. Mais en 2009 il y a un gros tsunami. Donc (a) l'Astrologue pensait qu'il y aurait un gros tsunami en 2009, (b) il y a eu un gros tsunami en 2009.

Pourtant l'Astrologue ne *savait* pas qu'il y aurait un gros tsunami. Les conditions (a) et (b) ne sont donc pas suffisantes.

Croyance. Là où j'ai écrit « *S* pense que *p* », les philosophes disent « *S* croit que *p* ». Dans l'usage philosophique (analytique), croire signifie *tenir pour vrai*. Pour l'Inspecteur, c'est un fait que le majordome a tué Lord X; pour l'Astrologue, c'est un fait qu'il y aura un tsunami; pour nous, c'est un fait que la table est faite de bois. Dans l'usage courant, il y a une réticence à parler de « croyance » dans de tels cas; on préfère parler de « croyance » précisément lorsqu'on ne sait *pas* ou qu'on *doute*, et certains accepteraient par ex. « je ne *crois* pas que la table est en bois, je le sais! ». Dans l'usage philosophique, on dirait au contraire que lorsqu'une personne doute alors elle ne croit pas vraiment; elle ne tient pas le fait pour vrai, mais pour probablement vrai, par exemple. (Beaucoup de philosophes soutiennent que l'usage philosophique correspond *en fait* à la notion ordinaire, mais peu importe pour nous.)

Dans la suite j'utilise « croyance » au sens des philosophes. On a établi que la connaissance requiert la croyance et la vérité, mais que la croyance et la vérité seules ne suffisent pas pour la connaissance. Qu'est-ce qui est requis de plus?

1.2.2 Le problème de Gettier

Dans les années 50, deux philosophes ont avancé l'idée qu'une connaissance était une croyance vraie et justifiée (Ayer, 1956; Chisholm, 1957) :

Connaissance comme croyance vraie et justifiée *S* sait que *p* ssi (a) *S* croit que *p*, (b) *p*, (c) *S* a de bonnes raisons de croire que *p*.

Ces philosophes considéraient que la justification requise pour la connaissance était faillible : on peut avoir de « bonnes raisons » de croire quelque chose de faux. Ils pensaient que si on restreint la notion de « bonnes raisons » de sorte que le fait d'avoir de « bonnes raisons » de croire que *p* impliquait la vérité de *p*, alors nous n'avions presque aucune « bonnes raisons » en ce sens; et donc on ne saurait presque rien.

Gettier (1963/2005) a montré (en trois pages) que la croyance vraie et failliblement justifiée n'est pas suffisante pour la connaissance. Deux cas (le premier analogue à ceux de Gettier) pour le montrer. Dans les deux cas, le Secrétaire ouvre une boîte de stylos bics à capuchons colorés dans l'armoire :

LE STYLO BLEU CACHÉ Voyant un (seul) stylo avec un capuchon bleu, le Secrétaire pense qu'il y a un stylo à encre bleue dans la boîte. En fait ce stylo est à encre noire; mais il y a un stylo bleu qui porte un capuchon rouge dans la boîte.

LES FAUX STYLOS BLEUS La boîte est pleine de stylos à capuchons bleus. Le Secrétaire en prend un au hasard et pense que *ce stylo est un stylo à encre bleue*. C'en est un, mais il se trouve que tous les autres sont des stylos noirs qu'un collègue en proie à l'ennui a équipé de capuchons bleus.

Dans ces deux cas, le Secrétaire a une croyance vraie et basée sur de bonnes raisons, mais il ne sait pas.

Ces cas sont des variantes « ordinaires » de cas célèbres, respectivement :

LE ROCHER EN FORME DE MOUTON Voyant ce qui lui paraît être un mouton au loin dans le champ S croit qu'il y a un mouton dans le champ. Ce qu'il voit n'est qu'un rocher, mais un mouton s'est installé juste derrière. (Chisholm, 1966).

LES FAUSSES GRANGES Roulant à travers la campagne, Oscar pointe une grange du doigt et dit à son fils que c'est une grange. C'en est bien une, mais tous les bâtiments alentour sont des fausses granges en papier mâché posés là pour tourner un film. (Ginet-Goldman, 1976).

Dans les cas **STYLO-CACHÉ / MOUTON-CACHÉ**, il n'y a pas de connexion appropriée entre ce qui fait que la proposition est vraie (le stylo bleu, le mouton) et les « raisons » du sujet, i.e. ce qui fait qu'il tient cette proposition pour vraie (le stylo à capuchon bleu, le rocher). Dans les cas **FAUX STYLOS / FAUSSES GRANGES**, la connexion est là, mais le sujet se trouve dans une situation dans laquelle ses « raisons » auraient facilement pu l'induire en erreur : s'il avait pris le stylo juste à côté le Secrétaire aurait pensé à tort que c'était un stylo bleu.

Le problème de Gettier est celui de dire quelle est la (ou les) condition(s) requises en sus de la croyance et de la vérité, qui expliquent que les sujets ne savent pas dans les cas de ce genre (Lycan, 2006).

1.3 Deux réponses influentes aujourd'hui : accomplissement et sûreté

Depuis 10-20 ans, les philosophes se rendent compte que Peter Unger (1968) avait trouvé la solution au problème de Gettier.¹ Son idée est que :

Non-accidentalité S sait que p seulement si ce n'est pas accidentel du tout que la croyance de S en p soit vraie.

C'est la notion ordinaire d'accidentalité qui est en jeu ici, comme lorsqu'on dit que c'est un accident qu'il ait commencé à pleuvoir au moment où j'ai mis le pied dehors, ou que j'ai gagné à la loterie. Dans les cas de la section précédente, c'est à chaque fois en partie un accident que la croyance du sujet soit vraie.

De plus en plus de philosophes pensent que le diagnostic d'Unger est le bon, mais ils sont en désaccord la façon dont on peut faire une théorie substantielle de ce qu'est l'accidentalité. Trois grandes voies sont explorées :²

Modale Quelque chose est accidentel ssi c'est hautement contingent, c-à-d que cela aurait pu facilement ne pas se produire.

Probabiliste Quelque chose est accidentel si c'est très improbable.

Explanationiste Quelque chose est accidentel ssi c'est inexplicable.

Les trois ne sont pas nécessairement en conflit. La voie probabiliste est peu prometteuse. Je présente ce qui me semblent être les deux meilleures solutions en piste aujourd'hui.

1.3.1 La connaissance comme accomplissement

Sosa (1991, 277, 2007, 22-23) et Greco (2003) proposent de concevoir la connaissance comme un accomplissement.

Accomplissement Une action est un *accomplissement* ssi elle est réussie *parce que* compétente.³

1. Le principal courant de réponses au problème de Gettier qui ne pense *pas* comme Unger que les cas Gettier sont des cas de croyances vraies par accident ou par chance (au sens ordinaire de « par accident ») sont les réponses en termes de justification « non défaite » (voir entre autres, Lehrer, 1965; Klein, 1971; Chisholm, 1977; Swain, 1978). Ce courant était dominant dans les années 70s mais sur le déclin aujourd'hui (voire toutefois Lycan, 2006 et peut-être Conee and Feldman, 2004, 3-4, 252-3).

2. Pour être complet, il faut inclure l'analyse de la connaissance en termes de causalité (Goldman, 1967), soit en la mettant dans une catégorie à part, soit en la comptant avec les analyses explanationistes.

3. Les défenseurs de cette approche sont des « épistémologues de la vertu », c-à-d. des philosophes qui analysent la connaissance en termes de « vertus intellectuelles » en un sens aristotélicien (e.g. au sens auquel la « vertu » d'un couteau est de bien couper). Une autre formulation de l'idée est donc de dire qu'un accomplissement est une action réussie parce que vertueuse.

La notion s'illustre par quelques exemples simples. Un joueur de foot tire pour marquer :

1. Le tir est mal cadré et passe complètement à côté. Le tir est *incompétent* et *raté*.
2. Le tir est bien cadré, mais un défenseur le dévie *in extremis*. Le tir est *compétent* mais *raté*.
3. Le tir est bien cadré, un défenseur le dévie, mais il rebondit sur un autre défenseur et rentre dans le but. Le tir est *compétent* et *réussi*. Toutefois, ce n'est pas tant *parce qu'il était compétent* qu'il est réussi ; c'est en grande partie par chance.
4. Le tir est bien cadré, passe défenseurs et gardien et rentre dans le but. Le tir est un *accomplissement* du joueur : il est *compétent*, *réussi*, et *réussi parce que compétent*.

Une *compétence* est une capacité ou tendance à réaliser un certain type de bon résultat. La relation explicative « *parce que* » est utilisée comme primitive ici (non analysée).

Connaissance comme accomplissement *S* sait que *p* ssi la croyance de *S* en *p* est vraie *parce que* formée de façon compétente.

Quelques applications :

DEVINER JUSTE Didier devine que la pièce cachée dans ma main est une pièce de 1 franc.

Diagnostic : Didier ne *sait* pas que c'est une pièce de 1 franc, parce que deviner n'est pas une compétence. Cela ne tend pas en général à produire des bons résultats. Idem pour l'Astrologue.

LOTERIE Laurent est persuadé que le ticket de loterie qu'on lui a offert est un ticket perdant. Le tirage a été effectué mais pas encore annoncé ; la loterie n'était pas pipée mais il y a avait un très grand nombre de ticket et les chances de Laurent étaient très faibles, et de fait il a perdu.

Diagnostic : Laurent ne *sait* pas qu'il a perdu. Sa croyance est formée de façon compétente (les chances qu'il ait perdu sont grandes), mais ce n'est pas tant parce qu'elle est formée de la sorte qu'elle est vraie, que parce que le tirage a de fait sélectionné un autre ticket.

Cas Gettier. *Mouton caché* : ce n'est pas parce que sa croyance est formée de façon compétente qu'elle vraie, mais parce qu'il se trouve y avoir un mouton caché. *Fausses granges* : ce n'est pas tant parce qu'il est compétent à reconnaître les granges que sa croyance est vraie, que parce qu'il se trouve avoir tourné la tête en direction de la seule vraie grange du champ.

1.3.2 La connaissance comme croyance sûre

Timothy Williamson (1992, 224–5) et Ernest Sosa (1996) proposent de concevoir la connaissance comme une croyance *sûre*, c'est-à-dire à l'*abri de l'erreur*. (Pritchard (2005) et Engel (2006) les ont suivi.)

Sûreté Une situation est à l'*abri d'une chose* ssi cette chose ne pourrait pas facilement se produire dans cette situation. Quelque chose *menace de se produire* dans une situation ssi la situation n'est pas à l'*abri* de cette chose.

Par exemple, si je marche dans une montagne où il n'y a pas d'ours, il ne pourrait pas facilement se faire que je sois attaqué par un ours : je suis à l'*abri* d'une attaque d'ours.

On peut être à l'*abri* d'une chose même si cette chose est physiquement possible. Par ex, il est physiquement possible qu'Uni Mail soit incendié : le bâtiment prendrait feu si quelqu'un y plaçait une bombe à incendie. Mais étant donné que, dans la situation présente, personne n'a les moyens ni le désir de placer une telle bombe (ou équivalents), on est à l'*abri* de ce qu'un tel incendie se produise. Corrélativement, il ne suffit pas que quelque chose soit physiquement possible pour que cela menace de se produire.

Connaissance comme croyance sûre *S* sait que *p* ssi la croyance de *S* en *p* est à l'*abri* de l'erreur.

Note. On peut être à l'*abri* des loups sans savoir ni croire qu'on est à l'*abri* des loups ; et inversement croire qu'on est à l'*abri* des loups sans l'être. Lorsqu'on parle de croyance « sûre » ici on veut dire qu'elle est objectivement à l'*abri* de l'erreur ; pas que le sujet pense ou sait qu'elle l'est. Une croyance *sûre* n'est pas une croyance *dont le sujet est sûr* ; un sujet peut avoir une croyance objectivement à l'*abri* de l'erreur sans pour autant avoir une forte conviction en celle-ci, et inversement.

Applications :

Deviner juste. Didier aurait facilement pu se tromper : si j'avais une autre pièce dans ma main, ou s'il avait deviné autrement.

Loterie. Laurent aurait facilement pu se tromper : le tirage aurait pu tout aussi bien sélectionner son ticket.

Cas Gettier. Les sujets auraient facilement pu se tromper : s'il n'y avait pas de mouton caché ; si le bâtiment qu'ils regardaient était un faux aussi.

1.3.3 Accomplissement vs, sûreté

Les cas cruciaux à rechercher départagent les deux analyses (ou au contraire, pour montrer qu'elles sont équivalentes) sont des cas de sûreté sans accomplissement et d'accomplissement sans sûreté. (Sosa, 2007, 28–29)

Accomplissement sans sûreté :

INTERVENTION QUI A FAILLI SE PRODUIRE Le joueur marque le but de la façon normale. Toutefois, on moment où il tirait, un défenseur a failli se jeter dans le vide à sa gauche (e.g. pour éviter un coup) mais ne l'a pas fait. Si le défenseur s'était jeté là, il aurait bloqué le tir.

La réussite n'était pas sûre, mais c'est un accomplissement.

Sûreté sans accomplissement :

AGENT PROTECTEUR Le tir de notre joueur est mal cadré ; mais il a un partenaire de génie (ou un ange gardien maître du vent) qui redirige systématiquement le ballon dans le but.

La réussite est assurée, mais ce n'est pas un accomplissement de l'agent.

2 Conférence : Connaissance, sûreté et accomplissement

Selon Unger (1968), la connaissance exclut la vérité par accident, et c'est cela qui explique les cas Gettier et de la loterie. L'idée est largement partagée aujourd'hui ; deux façons particulièrement influentes de caractériser la non-accidentalité aujourd'hui : la sûreté (Williamson, Sosa, Pritchard, Engel) et l'accomplissement (Sosa, Greco).

On va ici développer une difficulté soulevée par Hawthorne (2004, 56n) à propos de la condition de sûreté, afin de soutenir qu'il faut distinguer deux notions de sûreté : la sûreté *contre-factuelle* vs. la sûreté *stéréotypique*. Cette distinction (1) permet d'illuminer des contre-exemples apparents à la condition de sûreté : ce sont des cas de croyance contre-factuellement sûre mais pas stéréotypiquement sûre, (2) permet de proposer une analyse de la relation *parce que* utilisée pour définir l'accomplissement : *a* se produit *parce que b* ssi il est stéréotypiquement sûr que *b* est suivi de *a*.

La sûreté stéréotypique est la notion qui guide nos attributions intuitives de connaissances. Toutefois, nous suggérons que c'est la sûreté contre-factuelle qui est la notion que le concept de connaissance vise : en conséquence, il faut rejeter les intuitions. Et si l'analyse (2) est juste, il faut rejeter l'analyse en termes d'accomplissement avec elles.

2.1 La condition de sûreté simple

Condition de sûreté simple *S* sait que *p* seulement si la croyance de *S* en *p* n'aurait pas pu facilement être fausse.

Explique les cas de deviner juste, de loteries, et plusieurs cas Gettier comme le MOUTON CACHÉ.

En même temps, la condition évite d'alimenter le scepticisme : il ne pourrait pas facilement se faire que je sois un cerveau dans une cuve (Sainsbury, 1997, 908).

Si *p* aurait pu facilement se produire, on dit que *p* est une *possibilité facile* (Sainsbury, 1997), et si *p* n'aurait pas facilement pu *ne pas* se produire, on dira que *p* est une *nécessité faible*.⁴ La possibilité facile et

4. Si *p* est nécessaire tout court, alors *p* est une nécessité faible, mais pas l'inverse. Si *p* est une possibilité facile, alors c'est une possibilité tout court, mais pas l'inverse.

la nécessité faible sont communément représentés en utilisant un ordre sur les mondes possibles,⁵ avec un seuil qui distingue les mondes « proches » des mondes « distants » :

Possibilité facile comme proximité p aurait facilement pu se produire ssi p se produit dans un monde proche.

La condition de sûreté requiert donc qu'on évite l'erreur dans *tous* les mondes (ce qui bloque Gettier et la loterie) *en-deça d'une certaine distance* (ce qui évite d'alimenter le scepticisme).

2.2 Le problème de la sûreté anormale

Pour n'importe quel problème de Gettier résolu par la sûreté, on peut construire une variante dans laquelle les circonstances spécifiques garantissent que la croyance soit sûre et pourtant pas moins vraie par accident :

LE MOUTON TIMIDE Comme dans le mouton caché, à ceci près que le mouton se cache *toujours* derrière ce rocher — précisément parce qu'il a une forme de mouton.

Les circonstances garantissent qu'il n'y aurait pas facilement pu n'y avoir aucun mouton derrière le rocher. Par conséquent, S n'aurait pas facilement pu se tromper. J'appelle ces cas des cas de *sûreté anormale*.

Ce n'est pas un contre-exemple à la condition de sûreté, mais une difficulté : si l'absence de connaissance est expliquée par une autre condition que la sûreté dans le MOUTON TIMIDE, cette autre condition ne va-t-elle pas expliquer aussi l'absence de connaissance dans le cas du MOUTON CACHÉ, rendant la condition de sûreté redondante ?

2.3 Deux notions de proximité : contrefactuelle et stéréotypique

Dans les cas de sûreté anormale, on dit que la possibilité d'erreur pertinente n'est pas « proche » :

Proximité contrefactuelle A un temps t donné, p est une possibilité proche ssi p aurait résulté de variations suffisamment petites des conditions initiales. (Peacocke, 1999, 310, 321-3, Williamson, 2000, 123-4)

Exemple : j'ai laissé la serviette sur le chauffage, il a failli avoir un accident.

(1) une variation des conditions initiales est *suffisamment petite* seulement si les lois *ceteris paribus* sont maintenues et (dans la mesure du possible) les propriétés « robustes » des objets sont maintenues. (2) dans le cas de la connaissance, les *conditions initiales* sont typiquement celles qui avaient lieu peu avant la formation de la croyance, ou peu avant le temps pertinent pour la proposition concernée, suivant lequel des deux est le plus antérieur. Ces précisions donnent le résultat qu'il n'y a pas de possibilité proche où le mouton n'est pas là.

Ma suggestion : la possibilité de l'absence de mouton est pertinente parce que c'est une possibilité *normale*. Il serait parfaitement normal qu'il n'y ait *pas* de mouton derrière ce rocher, même si cela est faiblement impossible dans les circonstances. C'est précisément l'*anormalité* des circonstances qui fait que certaines possibilités normales sont contrefactuellement distantes.

Proximité stéréotypique A un temps t donné, p est proche ssi p se produit dans une variante de la réalité qui est *au moins aussi normale* que l'actualité.

2.4 Les versions sophistiquées de la sûreté face à la difficulté

Condition de méthode sûre S sait que p seulement si la croyance de S en p est basée sur une méthode sur la base de laquelle on n'aurait pas aisément pu former une croyance fausse.

Résout les fausses granges, vérités nécessaires, et les erreurs basées sur d'autres méthodes (la grand-mère de Nozick). Mais ne résout pas le problème de la sûreté anormale :

5. Du genre de ceux utilisés par Stalnaker (1968) et Lewis (1973) pour la sémantique des conditionnels.

NOMBRES PREMIERS Primo a une méthode erronée pour identifier les nombres premiers : il additionne ses chiffres et si la somme est un nombre premier il conclut que le nombre originel l'était. Je sélectionne le nombre 47 dans une liste et lui demande s'il est premier. Comme $4 + 7 = 11$ il répond (correctement) « oui ».

Il se trouve que les circonstances sont telles que ma liste ne pourrait que contenir des nombres sur lesquels la méthode de Primo marche.

ANGES GARDIENS Un agent caché ou un démon s'assure que le sujet ne peut pas former des croyances fausses sur la base d'une certaine méthode. Par ex : il détourne le regard de l'agent des fausses granges.

(Hawthorne, 2004, 56n, le cas de Temp de Pritchard in Haddock et al., forthcoming, chap. 3, Sosa (2007, 29).)

Ici aussi, on peut appliquer le diagnostic de la sûreté normale : les possibilités d'erreur pertinentes sont contrefactuellement distantes, mais elles se produisent dans des mondes qui sont des variantes normales de la réalité.

La distinction prédit inversement qu'il y a des cas de *risque anormal*, où des possibilités d'erreur sont contrefactuellement proches mais anormales :

Le supporter perdu Errant dans une ville italienne, Andy vient juste de retirer sa casquette Manchester United à cause de la chaleur. Il demande à une femme qui semble connaître la ville si elle veut bien lui indiquer la gare. Elle répond « oui » et la lui indique. Toutefois, elle est fan de l'Intern Milan, et si Andy avait porté sa casquette, elle lui aurait répondu la même chose mais l'aurait envoyé dans la mauvaise direction.

(Variante de Comesaña 2005).

Les cocktails hallucinatoires Attrapant un verre au passage dans un cocktail, vous allez dans la pièce d'à côté et reconnaissez votre mère. Toutefois, la plupart des autres verres sur le plateau contenaient une drogue hallucinogène qui vous aurait fait voir n'importe qui sous les traits de votre mère.

(Cas similaires : les vraies roses in Gendler et Hawthorne (2005, 351n14) et le kaleidoscope de Sosa 2007.)

2.5 Les possibilités stéréotypiquement proches

La notion de normalité est évasive. (Elle semble générer des paradoxes : il est normal que des anomalies se produisent ?) Voici une esquisse de caractérisation. J'appelle « zone d'intérêt » la partie du monde qui est pertinente pour une attribution de connaissance donnée. Les alternatives au moins aussi normales que la réalité w :

1. sont des *variantes de w* : elles ont les mêmes genres de choses à peu près aux mêmes localisations spatio-temporelles.
2. obéissent aux *lois de w* , surtout dans la zone d'intérêt, sauf pour quelques exceptions nécessaires.
3. n'enfreignent pas les *lois ceteris paribus* (régularités) de w plus que w ne les enfreint, surtout dans la zone d'intérêt.
4. ont au moins autant de propriétés naturelles très probables (selon les lois de w) que w a. (voir Elga, 2004)

Voici une paire d'illustration de la façon dont ces principes sont censés s'appliquer aux cas de sûreté anormale.

Les fausses granges absentes Oscar roule dans la campagne, remarque une grange dans un champ et croit que c'est une grange. Il y a un bâtiment d'apparence similaire de l'autre côté de la colline qu'Oscar ne peut voir depuis la route.

Variante A : l'autre bâtiment est une vraie grange aussi. Mais 20 ans plus tôt, les villageois ont tiré au sort pour décider s'ils allaient plutôt construire deux fausses.

Variante B : l'autre bâtiment est un faux. 20 ans plus tôt, les villageois ont tiré au sort pour savoir de quel côté de la colline il mettraient la fausse grange.

Dans les deux variantes la possibilité d'erreur est aussi contrefactuellement distante : il faut remonter dans le temps 20 ans en arrière et changer le résultat du tirage. Néanmoins, la possibilité d'erreur dans A implique la violation d'une régularité (qu'il n'y a pas de faux bâtiments) que la réalité dans A ne viole pas. Par opposition, la réalité dans B viole elle-même cette loi. La possibilité d'une fausse grange est donc une alternative normalisée de B mais non de A. Et en accord avec cela, on nie plus facilement la connaissance dans B que dans A.⁶

Illustration 2. Prenez une série de 5 lancers d'un dé non pipé. Comparez les deux résultats : (a) 11111, (b) 25314. Intuitivement, le second résultat est plus « typique » ou « aléatoire » que le premier ; pourtant, si le dé n'est pas pipé, les deux résultats sont également probables. Elga (2004) caractérise (d'après Gaifman and Snir (1982)) cette notion de typicalité de la façon suivante : le résultat (b) *instantie plus de propriétés naturelles très probables* que le résultat (a). Ex de propriétés naturelles très probables : « il y a un 4 dans la série », « il y a deux chiffres différents dans la série », etc.

Cela prédit l'application suivante :

Loteries en série Variante A. Je possède un ticket dans neuf loteries à dix tickets chacune.

Variante B. Je possède un ticket dans une grosse loterie à un million de tickets.⁷

Supposez que de fait je n'aie pas gagné les neuds loteries dans le cas A. La définition nous dit que la possibilité que j'ai remporté toutes les loteries A est moins normale que la réalité. Par opposition, dans la variante B, la possibilité que je gagne comptée comme aussi normale que le résultat réel. Cela prédit notre tendance à dire qu'on sait que je ne vais pas gagner *toutes* les loteries dans A, mais qu'on ne sait pas que je vais perdre dans B. Pourtant les deux résultats sont équiprobables.

2.6 Sûreté stéréotypique et accomplissement

Reprenez les deux cas où accomplissement et sûreté semblent diverger :

- Accomplissement sans sûreté : intervention qui a failli se produire.
- Sûreté sans accomplissement : agent qui protège le sujet.

Si on peut soutenir que dans tous ces cas (1) l'intervention est une alternative anormale, (2) l'absence de protection est une alternative normale, alors on peut défendre une analyse de la relation explicative *parce que* impliquée dans l'accomplissement en termes de sûreté stéréotypique :

Accomplissement comme réussite normalement sûre Une action est réussite parce que compétente ssi il est stéréotypiquement sûr que les actions produites par cette compétence réussissent.

La croyance de *S* en *p* est vraie parce que compétente ssi dans toutes les alternatives normalisées à la réalité dans lesquelles *S* forme une croyance de la même façon, la croyance formée est vraie.

Dans les exemples de sûreté anormale et de risque anormal, nos attributions intuitives sur la connaissance vont avec la sûreté normale, et les intuitions sur l'accomplissement semblent aller dans le même sens. (C'est ainsi que Sosa opte pour l'accomplissement plutôt que la sûreté contrefactuelle.)

2.7 Faut-il donc adopter la sûreté stéréotypique ?

Ce n'est pas évident :

1. Le risque objectif va avec la sûreté contrefactuelle.
2. Le risque objectif est la norme des actions. Si une action est objectivement risquée, alors (toutes choses égales par ailleurs) on ne doit pas la tenter.
3. La connaissance est la norme de l'action. (Hawthorne and Stanley, 2008)

6. Szabó Gendler and Hawthorne (2005, 351n14) prononce ce verdict sur un cas structurellement similaire.

7. Comparer avec le cas du Heartbreaker de Jonathan Vogel's (1999, 165).

Si on considère que la connaissance est une affaire de sûreté stéréotypique, on doit rejeter l'une de ces affirmations. (Par ex, on doit accepter qu'il est légitime d'ignorer certains risques, mêmes s'ils sont très probables, pourvu qu'ils soient « anormaux » par rapport à la réalité.)

Il y a une autre façon de voir les choses. La sûreté stéréotypique a tout l'air d'une heuristique. Elle permet de construire vite et en gros un espace de possibilités autour de la réalité afin d'évaluer la fiabilité d'une méthode, sans s'attarder trop sur les détails des circonstances. C'est certainement utile quand les circonstances spécifiques sont mal connues (ce qui est souvent le cas), et plus facile à évaluer. (2) Qui plus est, la sûreté stéréotypique coïncide *typiquement* avec la sûreté contrefactuelle : la sûreté stéréotypique est la sûreté contrefactuelle des situations les plus communes.

La suggestion qui en résulte est que la sûreté stéréotypique est une heuristique que nous utilisons (implicitement) afin d'évaluer la sûreté contrefactuelle.

Défense de la sûreté contrefactuelle *S* sait que *p* ssi la croyance de *S* en *p* est basée sur une méthode contrefactuellement sûre.

Les cas de méthode anormalement sûre sont des cas de connaissance, contrairement à nos intuitions.

Les cas de méthode anormalement risquée sont des cas de non-connaissance, contrairement à nos intuitions.

Références

- Alfred J. Ayer. *The problem of knowledge*. Macmillan, London, 1956. URL <http://worldcat.org/wcpa/oclc/374135>.
- Roderick M. Chisholm. *Perceiving : a Philosophical Study*. Cornell University Press, Ithaca, 1957. URL <http://worldcat.org/wcpa/oclc/375310>.
- Roderick M. Chisholm. *Theory of Knowledge*. Prentice Hall, Englewood Cliffs, NJ, 1966. ISBN 0139141502.
- Roderick M. Chisholm. *Theory of Knowledge*. Prentice Hall, Englewood Cliffs, NJ, 1977. ISBN 0139141502.
- Juan Comesaña. Unsafe knowledge. *Synthese*, 146(3) :395–404, 2005. doi : <http://dx.doi.org/10.1007/s11229-004-6213-7>. URL <http://dx.doi.org/10.1007/s11229-004-6213-7>.
- Earl Conee and Richard Feldman. *Evidentialism*. Oxford University Press, May 2004. ISBN 0199253730.
- Adam Elga. Infinitesimal chances and the laws of nature. *Australasian Journal of Philosophy*, 82(1) :67, 2004. ISSN 0004-8402. doi : 10.1080/713659804. URL <http://www.informaworld.com/10.1080/713659804>.
- Pascal Engel. *Va Savoir ! De la connaissance en général*. Hermann, Paris, May 2006. ISBN 2705666095.
- H. Gaifman and M. Snir. Probabilities over rich languages, testing and randomness. *The Journal of Symbolic Logic*, 47(3) :195–548, 1982.
- Edmund L. Gettier. Une croyance vraie et justifiée est-elle une connaissance ? In Julien Dutant and Pascal Engel, editors, *Philosophie de la Connaissance*, pages 43–46. Vrin, 1963/2005.
- Alvin I. Goldman. A causal theory of knowing. *The Journal of Philosophy*, 64(12) :357–372, 1967. URL <http://www.jstor.org/stable/2024268>.
- Alvin I. Goldman. Discrimination and perceptual knowledge. *Journal of Philosophy*, 73(20) :771–791, 1976. ISSN 0022362X. doi : 10.2307/2025679. URL <http://www.jstor.org/stable/2025679>.
- John Greco. Knowledge as credit for true belief. In Michael DePaul, editor, *Intellectual Virtue : Perspectives from Ethics and Epistemology*. Oxford University Press, 2003.

- Adrian Haddock, Alan Millar, and Duncan Pritchard. *The Value of Knowledge*. Oxford University Press, forthcoming.
- John Hawthorne. *Knowledge and Lotteries*. Oxford University Press, January 2004. ISBN 0199287139.
- John Hawthorne and Jason Stanley. Knowledge and action. *Journal of Philosophy*, 105(10) :571–590, 2008.
- Peter D. Klein. A proposed definition of propositional knowledge. *The Journal of Philosophy*, 68(16) : 471–482, 1971. URL <http://www.jstor.org/stable/2024845>.
- Keith Lehrer. Knowledge, truth and evidence. *Analysis*, 25(5) :168–175, 1965. URL <http://www.jstor.org/stable/3326431>.
- David K. Lewis. *Counterfactuals*. Harvard University Press, 1973. URL <http://www.worldcat.org/oclc/795075>.
- William G. Lycan. *On the Gettier Problem Problem*, pages 148–169. Oxford University Press, 2006.
- Christopher Peacocke. *Being Known*. Oxford University Press, 1999.
- Duncan Pritchard. *Epistemic luck*. Oxford University Press, 2005. URL <http://www.worldcat.org/oclc/57134424>.
- Richard M. Sainsbury. Easy possibilities. *Philosophy and Phenomenological Research*, 57(4) :907–919, 1997.
- Ernest Sosa. *Knowledge in Perspective*. Cambridge University Press, 1991. URL <http://www.worldcat.org/oclc/22206442>.
- Ernest Sosa. Postscript to “proper functionalism and virtue epistemology”. In John L. Kvanvig, editor, *Warrant in Contemporary Epistemology*. Rowman & Littlefield, Lanham, Md, 1996.
- Ernest Sosa. *A Virtue Epistemology*. Oxford University Press, 2007. URL <http://www.worldcat.org/oclc/85814007>.
- Robert Stalnaker. A theory of conditionals. In Nicholas Rescher, editor, *Studies in Logical Theory*. Blackwell, 1968.
- Marshall Swain. *Epistemic Defeasibility*. Cornell University Press, 1978.
- Tamar Szabó Gendler and John Hawthorne. The real guide to fake barns : A catalogue of gifts for your epistemic enemies. *Philosophical Studies*, 124 :331–352, 2005.
- Peter Unger. An analysis of factual knowledge. *Journal of Philosophy*, 65(6) :157–170, 1968. URL <http://www.jstor.org/stable/2024203>.
- Jonathan Vogel. The new relevant alternatives theory. *Noûs*, 33 (s13) :155–80, 1999. doi : 10.1111/0029-4624.33.s13.8. URL [10.1111/0029-4624.33.s13.8](http://dx.doi.org/10.1111/0029-4624.33.s13.8).
- Timothy Williamson. Inexact knowledge. *Mind*, 101 :218–242, 1992. URL <http://www.jstor.org/stable/2254332>.
- Timothy Williamson. *Knowledge and its Limits*. Oxford University Press, 2000.
- Timothy Williamson. La connaissance est-elle un état d’esprit ? In J. Dutant and P. Engel, editors, *Philosophie de la connaissance*, pages 259–303. Vrin, 2000/2005.